

« Plutôt demande et rendement que résistance aux maladies et ravageurs »

Notre apprentie mène une enquête chez les petits producteurs au Kenya

Sophie Sinelle réalise ses études d'agriculture en France. Elle les combine avec un apprentissage chez la Fondation (FSAD) pour un contrat de trois ans. Au Kenya, elle a voulu comprendre comment les petits agriculteurs choisissent 'leurs' variétés de pomme de terre. Voici ce qu'elle a découvert... et beaucoup plus !

FSAD : Comment en es-tu venue à intégrer cette école en agriculture ?

Sophie Sinelle: J'ai commencé mes études par un DUT (Diplôme Universitaire Technologique) en Biologie spécialisé en Analyses Biologiques et Biochimiques, puis une licence 3 de Biologie de la Santé. Je me suis réorientée vers un domaine plus concret et ayant une diversité de débouchés professionnels intéressante. Mon père, étant agriculteur, m'a conforté dans cette idée puisque l'agriculture est en perpétuelle évolution afin de répondre aux enjeux de demain (sécurité alimentaire, agro-écologie...).

Je me suis donc tournée vers une école d'ingénieur à Angers : l'ESA (Ecole Supérieure d'Agriculture)*. Cette formation est d'autant plus intéressante puisqu'elle offre la possibilité de faire son cursus par la voie de l'apprentissage, ce que j'ai choisi. Je ressentais le besoin d'apprendre concrètement comment devenir un professionnel, en intégrant une entreprise avec ses codes et ses valeurs. Je me suis toujours dit que « c'est en faisant qu'on apprend » : je ne voulais pas être passive dans une salle de classe, mais plutôt active avec des collègues. C'est ainsi que aujourd'hui je suis apprentie à l'ESA en option Productions Végétales et Agro-écologie.

Comment en es-tu venue à travailler au sein de la FSAD?

Lorsque je me suis réorientée dans l'agriculture, j'avais déjà une vision de ma future vie professionnelle dans les grandes lignes. Je savais que je voulais travailler pour contribuer à répondre aux enjeux de demain à savoir : comment nourrir le monde avec des ressources constantes (voire diminuantes) et une population grandissante ? L'enjeu de la sécurité alimentaire est d'autant plus important en Afrique. Je me disais que ce serait un but de travailler dans le secteur de l'agriculture en Afrique, peut-être pour ma fin de carrière... Et finalement, mon école transmettait des offres d'apprentissage de professionnels recherchant un apprenti. Mon maître d'apprentissage, Camille Renou, responsable du programme semences en Afrique, est un ancien étudiant de l'ESA. Il a envoyé une offre d'apprentissage à mon école qui l'a partagé avec les étudiants. Lorsque j'ai reçu l'offre, je me suis dit que c'était exactement ce que je voulais faire. Après une candidature envoyée, un entretien et quelques papiers signés, me voilà apprentie à la Fondation pour une durée de trois ans.



Pourquoi avoir choisi une étude sur la pomme de terre? Comment as-tu choisi le pays de destination pour ton stage ?

Dans le cadre de mon cursus à l'ESA, il est demandé de partir minimum neuf semaines pour un stage à l'étranger afin de favoriser les échanges et l'ouverture à l'international. Je voulais absolument partir en pays anglophone pour améliorer mon anglais. Avec la Fondation, je ne manquais pas de destination pour réaliser mon stage. Mais cela faisait quelques mois que j'avais rejoint la Fondation, et je n'étais pas très familière avec les possibilités d'entreprises d'accueil pour un stage. C'est avec Ian Barker, responsable de l'axe semences, qui a eu l'idée de réaliser un stage au sein du CIP (Centre International de la Pomme de terre)** au Kenya. Il a vécu au Kenya et a travaillé dans cet institut de recherche pendant quelques années. Etant un grand connaisseur (et fan) du Kenya et des pommes de terres, cela a été simple grâce à ses contacts de trouver un stage à l'étranger. Le Kenya est une destination de rêve pour faire un stage à l'étranger, j'étais très satisfaite !

Quels sont les résultats de ton étude?

L'objectif de mon étude était de comprendre comment les producteurs choisissaient leurs variétés de pomme de terre ? Sur quels critères se basaient-ils pour adopter ou changer de variété ? Trois hypothèses étaient testées en fonction de trois critères : la demande du marché, les risques liés à la production de pomme de terre (climat : conditions météo difficiles et imprévisibles, les maladies et ravageurs et le manque de débouchés) et en fonction des revenus des ventes.

Pour répondre à ces hypothèses, 289 producteurs ont été interviewés dans les départements Meru, Uasin-Gishu, Elgeyo-Marakwet, Nakuru, Bomet et Nandi. Ces zones représentent 70% de la production de pommes de terre au Kenya. Après l'analyse des enquêtes, les résultats ont pu mettre en évidence que les



producteurs choisissaient leur variété en fonction de la demande du marché, et surtout en fonction de ce que les traders cherchent, mais aussi ils veulent une variété avec un haut rendement. Ils préfèrent une variété répondant à la demande du marché et avec un haut rendement mais très sensible aux maladies et aux ravageurs (impliquant des charges en produits

phytosanitaires supplémentaires), qu'une variété résistante mais ayant un faible rendement. Cette découverte est d'autant plus intéressante puisque la recherche concentre ses travaux sur des variétés résistantes aux maladies.

Qu'est-ce qui t'a surpris lors de cette expérience à l'étranger?

Travailler à l'étranger pendant plusieurs mois peut entraîner quelques surprises. Ce n'est pas comme simplement voyager et découvrir un nouveau pays avec une nouvelle culture. Travailler à l'étranger signifie

également s'acclimater au contexte, c'est-à-dire adopter les techniques de travail, de communication, les petites routines du pays etc...

Dans le contexte du Kenya, je ne pouvais pas me déplacer à ma guise dans le pays. Le trafic est très dense et dangereux ! J'ai donc dû utiliser les transports officiels de FSAD pour me déplacer. Avant mon stage, Ian Barker m'a donné de nombreux conseils. Je pense que c'est très important d'échanger avec quelqu'un qui connaît très bien le pays d'accueil.

Quelles ont été les difficultés que tu as rencontrées?

Le premier challenge a été de passer à l'anglais à 100% de la journée ! D'autant plus qu'au sein du CIP, on retrouve une multitude de nationalités et donc d'accents différents. Au début, c'était un peu difficile de s'acclimater à l'anglais, puis peu à peu je me suis habituée aux différents accents.

Un autre challenge était de travailler avec des nationalités différentes : chacun avait sa méthode de travail et la communication pouvait être différente. Ce qui a été dur également, c'est pendant les enquêtes sur le terrain, les producteurs voulaient échanger avec moi mais ne pouvaient pas puisque soit je ne comprenais pas leur accent, soit ils ne parlaient pas anglais.

Enfin, j'ai également travaillé avec des personnes très occupées et souvent absentes du site. J'ai donc dû apprendre à être autonome et faire des réunions très concises avec les points les plus urgents à traiter. Ce stage a vraiment été enrichissant sur tous les aspects professionnels, personnels, de communication, d'organisation de travail...

Qu'est-ce que tu as préféré pendant ton stage?

Le plus amusant pour moi pendant mon stage a été les déplacements sur le terrain avec la rencontre des producteurs. Ils étaient intéressés par ce que je faisais, pourquoi j'étais au Kenya et c'était très enrichissant d'échanger avec eux. J'ai essayé d'apprendre quelques mots de Swahili avec l'équipe sur le terrain mais ce n'était pas très facile. J'ai beaucoup aimé apprendre les coutumes des différentes tribus. L'autre aspect était un peu de tourisme le week-end.

Pourquoi les interviews ont été réalisées en Swahili plutôt que dans leur langue natale ?

Beaucoup de Kenyans parlent trois langues : le swahili, l'anglais et la langue de sa tribu. Le questionnaire était rédigé en anglais, mais les enquêtes ont été réalisées dans la majorité des cas en swahili puisque certains des producteurs interviewés ne parlaient pas anglais. D'autres ne connaissaient pas le swahili et parlaient exclusivement la langue de leur tribu. Heureusement pour les enquêtes, les énumérateurs venaient de différentes tribus, donc ils pouvaient échanger avec les producteurs.

Quelles sont les valorisations de ton travail ? A qui est-il destiné ?

Le rapport final est prêt pour être diffusé au CIP et aux partenaires intéressés. Ce rapport et la base des données des enquêtes pourront être utilisés par les employés du CIP pour d'éventuelles études. De plus, les résultats pourront être utilisés pour orienter les axes de recherche des nouvelles variétés créées par le CIP.

Quelle est la suite de ton parcours scolaire et dans ta vie professionnelle?

Dans le cadre de mon cursus, il y a chaque année une mission : la première année, il s'agissait de la mission internationale que j'ai réalisée au Kenya, cette année il s'agit d'une mission Recherche et Innovation que je fais au Sénégal sur la culture du gombo, et enfin, la dernière année est le projet ingénieur de 6 mois, me permettant de valider mon diplôme. Je ne sais pas encore sur quelle thématique il sera.

En dehors des missions liées à l'apprentissage, je dois également choisir des options à suivre afin d'affiner mes domaines d'expertise. Je me suis spécialisée en expérimentation végétale et dans le domaine du marché des semences.

Pour l'instant, je n'ai pas d'idées précises de ce que je souhaiterais faire plus tard. Je compte sur mes spécialités à l'école pour m'aider sur mon orientation. Cependant, je sais que je voudrais continuer à travailler avec cette dimension internationale, voyages et dans le secteur des semences. J'aime aussi le fait de travailler en équipe, d'avoir une partie terrain et proche des producteurs.

Si FSAD te payait pour lui donner un conseil, qu'est-ce que tu lui suggèreras ?

La Fondation est une structure très polyvalente. Au sein de l'axe semences, il existe de nombreux projets impliquant plusieurs pays et partenaires. Cet aspect est un atout mais aussi un inconvénient. De mon point de vue, FSAD devrait se focaliser sur un gros projet avant d'en entamer un autre. De plus, je pense qu'à l'avenir, elle pourrait ajouter un axe dans ses activités : je pense qu'il y a pas mal de débouchés en Afrique sur tout ce qui concerne les systèmes d'irrigation, de stockage, de chambres froides pour les cultures etc. FSAD pourrait avoir un axe sur les technologies agricoles en général en plus de la mécanisation.

Peux-tu nous parler un peu de toi?

Je viens de Vendôme, c'est une petite ville à la campagne, à 2h de route d'Angers. J'ai 23 ans et je fais partie d'une fratrie de 4 enfants : j'ai trois frères et je suis la troisième. Je suis née dans le milieu agricole puisque mon père est agriculteur avec mon oncle et mon grand frère. Mes premiers jobs d'été ont été à la ferme, sur un tracteur, dans les champs à l'âge de 11 ans. Ma mère aussi a commencé en étant agricultrice, mais maintenant elle travaille en tant que secrétaire de mairie. Je n'ai jamais voulu reprendre l'exploitation de mon père mais deux de mes frères vont s'installer à la suite de la retraite de mon père.

J'ai toujours été très sportive : actuellement, du haut de mon mètre 60, je fais du volley-ball en club en compétition depuis quelques années. Contrairement à ce qu'on peut penser, le volley n'est pas réservé que pour les grandes personnes ! Ce sport a aussi besoin de petites personnes pour compléter l'équipe.



De manière générale, j'adore rencontrer des gens et voyager. Et je dois avouer que ces quelques mois à la Fondation n'ont pas arrangé mon envie de découvrir le monde. Alors dès que je peux pendant mes vacances, je pars à l'étranger. Mon défi est de découvrir un nouveau pays chaque année.

* <http://www.groupe-esa.com/> ** <https://cipotato.org/>